

## Cinq poèmes

Giacomo Leopardi

Numéro 12, printemps 2007

Lire Leopardi

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/421ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Leopardi, G. (2007). Cinq poèmes. *Contre-jour*, (12), 91–98.

# Cinq poèmes

---

**Giacomo Leopardi**

traduits de l'italien par Robert Melançon

## L'INFINI

J'ai toujours aimé cette colline à l'écart  
Et cette haie qui de tous côtés  
Cache la vue de l'horizon lointain.  
Mais m'assoyant et méditant, je m'invente  
Par la pensée d'interminables espaces  
Au-delà, et de surhumains silences,  
Et une très profonde paix ; où pour un peu  
Mon cœur s'effraierait. Et comme j'entends  
Frémir le vent dans ce feuillage,  
Je me mets à comparer à sa voix  
Ce silence infini ; et je me rappelle  
L'éternité, et les saisons mortes, et celle-ci,  
Présente, et vive, et bruissante. Ainsi  
Dans cette immensité sombre ma pensée  
Et m'abîmer m'est doux dans cette mer.

## À LA LUNE

Ô lune gracieuse, je me souviens,  
Que l'an passé, sur cette même colline,  
Je venais, plein d'angoisse, t'admirer :  
Et tu pendais alors sur ces bois  
Que tu éclairais, comme tu le fais maintenant.  
Mais nébuleux et brouillé par les larmes  
Qui montaient à mes cils, se montrait  
À mes yeux ton visage, car tourmentée  
Était ma vie : et elle l'est, ni ne change,  
Ô lune, mon amie. Et pourtant il m'est cher,  
Ce souvenir, et le dénombrement  
De ma douleur. Oh qu'il est doux,  
Au temps de la jeunesse, lorsque s'étend encore  
La voie de l'espérance et qu'est courte la mémoire,  
De se ressouvenir des choses passées, encore  
Qu'elles soient tristes, et que l'angoisse dure !

## LE SOIR DU JOUR DE FÊTE

Douce et claire est la nuit et sans un souffle,  
Et calme sur les toits et dans les jardins  
Se pose la lune, et elle révèle au loin,  
Sereines, toutes les montagnes. Ô mon amour,  
Déjà se taisent les chemins, et aux balcons  
Transparaît rarement une lampe nocturne :  
Tu dors, toi qu'accueillit un sommeil facile  
Dans ta chambre tranquille ; nul souci  
Ne te ronge ; et déjà tu ne sais plus, tu ne penses plus  
Aux coups que tu m'as portés au cœur.  
Tu dors ; et moi, je me tourne pour saluer  
Ce ciel qui semble si clément,  
Et l'antique nature toute-puissante  
Qui m'a destiné à l'angoisse. Je te dénie  
L'espérance, me dit-elle, même l'espérance,  
Et tes yeux ne brilleront que de larmes.  
Ce fut un jour solennisé ; maintenant  
Tu te reposes de tes plaisirs ; et peut-être  
Te souviens-tu en rêve de ceux à qui tu as plu  
Et de ceux qui t'ont plu : pas de moi, je ne peux  
Espérer occuper ta pensée. Je me demande  
Ce qui me reste à vivre, et je me laisse  
Tomber par terre, et crie, et tremble. Oh jours atroces  
En un âge si vert ! Hélas, sur la route,  
J'entends non loin d'ici le chant solitaire  
D'un artisan qui rentre tard la nuit  
Dans sa pauvre maison après s'être amusé ;  
Et mon cœur se serre de douleur  
À la pensée que tout passe en ce monde  
Sans quasi laisser de trace. Voici qu'a fui  
Le jour de fête, et qu'à ce jour de fête un autre,  
Quelconque, succède, et le temps emporte  
Toutes les affaires humaines. Où est le bruit

Que firent tant de peuples antiques ? Où est le cri  
De nos ancêtres superbes, et l'empire  
De cette Rome, et les armes, et la clameur  
Qu'ils portèrent sur la terre et sur l'océan ?  
Tout est paix et silence, et le monde  
Est tout tranquille, et nul ne songe plus à eux.  
Dans ma petite enfance, alors que j'attendais  
Ardemment chaque jour de fête, aussitôt  
Qu'il était passé, je gisais, oppressé,  
Sans dormir, sur ma couche ; et, tard la nuit,  
Un chant qu'on entendait mourir  
Peu à peu par les chemins qui s'éloignaient,  
Comme aujourd'hui, déjà, me serrait le cœur.

## LE CALME APRÈS LA TEMPÊTE

La tempête est passée :  
J'entends les oiseaux fêter, et la poule,  
Revenue sur la route,  
Qui répète son verset. Voici le ciel serein  
Qui s'ouvre au couchant, sur la montagne ;  
La campagne se désassombrit,  
Et clair dans la vallée le fleuve apparaît.  
Tout cœur se réjouit, de tout côté  
Renaît la rumeur,  
Reprend le travail usuel.  
L'artisan, pour contempler le ciel humide,  
Son ouvrage à la main, en chantant,  
Se fait voir sur le seuil ; la paysanne  
Se précipite pour recueillir l'eau  
De la pluie nouvelle ;  
Le maraîcher relance  
De sentier en sentier  
Son cri accoutumé.  
Voici le soleil qui revient, le voici qui sourit  
Sur les coteaux et les maisons. La famille  
Ouvre les fenêtres, ouvre terrasses et balcons :  
Et, sur la grand-route, tu entends au loin  
Un tintement de grelots ; la charrette grince  
Du voyageur qui reprend son chemin.

Se réjouit tout cœur.  
Si douce, si agréable,  
Quand l'est-elle, comme à présent, la vie ?  
Quand avec tant d'amour  
L'homme s'applique-t-il à son étude ?  
Ou reprend-il son travail ? Ou se met-il à une autre tâche ?  
Quand de ses maux se souvient-il moins ?  
Plaisir, fils du souci ;

Joie vaine, qui est le fruit  
De la frayeur passée, dans laquelle tremblait  
Et redoutait la mort  
Celui qui abhorre la vie ;  
Dans laquelle en long tourment,  
Transis, blêmes, silencieux,  
Suaient et frémissaient les gens qui voyaient  
Amassés contre nous  
Éclairs, nuages et vents.

Ô aimable nature,  
Ce sont là tes bienfaits,  
Ce sont là les délices  
Que tu présentes aux mortels. Sortir de peine  
Est pour nous un délice.  
Les peines, tu les sèmes à grands gestes ; le mal  
Spontané lève : et de plaisir, ce peu  
Qui par prodige et par miracle quelquefois  
Naît du souci, est tout bénéfice. Enfant  
De l'homme, cher aux immortels ! sois heureux  
S'il t'est permis de respirer  
Après une douleur ; et bienheureux  
Si de toute douleur la mort te guérit.

## LE SAMEDI DU VILLAGE

La jeune fille revient de la campagne  
Au déclin du soleil,  
Portant sa botte d'herbes ; et elle tient à la main  
Un petit bouquet de roses et de violettes,  
Dont, comme à l'accoutumée,  
Elle se propose de parer,  
Demain, jour de fête, son sein et ses cheveux.  
Elle s'assoit avec les voisines  
Dans l'escalier, pour filer, la petite vieille,  
En se tournant du côté où se perd le jour ;  
Et elle se met à raconter toutes ses belles années  
Alors qu'aux jours de fête elle se parait  
Et qu'encore vive et souple  
Elle allait danser, le soir, avec ceux  
Qui étaient les compagnons de son bel âge.  
Déjà l'air s'embrunit,  
Le soir s'azure, et l'ombre coule  
Des collines et des toits  
Dans la blancheur de la lune neuve.  
Maintenant la cloche annonce  
La fête qui approche ;  
Et à son tintement on dirait  
Que le cœur s'apaise.  
Les enfants crient  
Sur la petite place, en bandes,  
Et en sautant çà et là  
Font une rumeur joyeuse :  
Et pendant ce temps retourne à sa pauvre table,  
En sifflant, le laboureur,  
Et il songe en lui-même à son jour de repos.

Puis quand s'éteignent partout les autres flambeaux,  
Et que tout se tait,  
On entend le marteau cogner, on entend la scie



Du menuisier qui veille  
Dans son atelier fermé, à la lampe,  
Et qui se hâte, et s'efforce  
D'achever son ouvrage avant le point du jour.

De toute la semaine, c'est le jour le plus aimable,  
Plein d'espoir et de joie :  
Demain les heures ramèneront  
La tristesse et l'ennui, et chacun par la pensée  
Retournera à la peine accoutumée.

Jeune garçon enjoué,  
Ton âge en fleur  
Est comme un jour plein d'allégresse,  
Jour clair, serein,  
Qui prélude à la fête de ta vie.  
Réjouis-toi, mon enfant : c'est un doux état,  
Une saison heureuse que la tienne.  
Je ne te dirai rien d'autre : mais si ta fête  
Tarde à venir, que cela ne te pèse pas.